

MEURTRE AU DESSUS D'UN NID DE COCOS

MEURTRE AU DESSUS D'UN NID DE COCOS

Jean Pierre MOMCILOVIC

**MEURTRE
AU DESSUS
D'UN NID DE COCOS**
(nouvelle édition)

Roman

MEURTRE AU DESSUS D'UN NID DE COCOS

Ce roman a été publié en 2010
par les éditions NUITS BLANCHES
épuisé

Du même auteur :

Au nom du Dieu Soleil – Nouvelles Plumes France-loisirs

Le tueur des hameaux – Nouvelles Plumes France-Loisirs

MEURTRE AU DESSUS D'UN NID DE COCOS

Tout dans ce roman est pure œuvre d'imagination.

Toute ressemblance avec des personnes vivant encore ou ayant vécu, toute ressemblance avec des faits présents ou passés, ne serait que pure coïncidence.

Quant aux fausses factures et autres « magouilles » évoquées dans ce roman, elles sont bien entendu pure invention. Qui pourrait croire à leur existence ?

Seule l'évocation de l'attitude du parti Communiste Français au début de la seconde guerre mondiale est vérifiable dans tous les livres d'histoire.

1 – Mercredi 4 mai 1994.

Il immobilisa machinalement sa main. La tartine resta comme suspendue dans l'air et la confiture peut-être trop généreusement étalée glissa lentement avant de finir sa chute dans la tasse de thé au lait avec un petit « flop » qu'accompagnèrent quelques éclaboussures. Ce très léger bruit eut pour effet de tirer Jean Paul Martinelli de sa courte surprise. Il avala d'un trait le pain, le beurre et ce qui restait de confiture puis but une grande gorgée de thé. Il essaya tout au long de ces manœuvres de garder les yeux fixés sur la page du journal qu'il venait d'entrouvrir avec sa main gauche.

« LE MUR DE FAÇADE DE L'IMMEUBLE ABRITANT LE SIÈGE DU PARTI COMMUNISTE A ÉTÉ COUVERT DE GRAFFITIS. »

C'est ce titre, s'étalant en grosses lettres en tête de la page locale du journal, qui venait de le surprendre. Après s'être léché et essuyé les doigts (la confiture n'était pas totalement tombée dans la tasse), il l'ouvrit entièrement puis le replia à l'envers avant de le reposer sur la table. Cette position était plus confortable pour lui permettre d'achever en même temps la lecture de l'article et son petit déjeuner.

« C'est dans la nuit de lundi à mardi que un ou plusieurs inconnus ont, au moyen d'une bombe de peinture rouge, tracé de nombreux graffitis sur le mur de façade d'un immeuble situé sur la place de la Fontaine. Cet immeuble est celui qui abrite les sections locale et départementale du Parti Communiste Français... »

MEURTRE AU DESSUS D'UN NID DE COCOS

Sur l'une des deux photos accompagnant l'article, on pouvait en effet lire sur la façade de l'immeuble la sentence « *MORT AUX COMUNISTES* » (avec un seul « *M* ») écrite en lettres irrégulières et encadrée de croix gammées. Cette faute d'orthographe était largement commentée tout au long de l'article où le journaliste se demandait si elle était involontaire ou destinée à brouiller les pistes.

« Difficile de faire plus stupide » se dit Jean Paul Martinelli en attaquant sa seconde tartine.

Il continua la lecture de l'article qui expliquait longuement que personne ne savait rien, que personne n'avait rien vu, que la police menait son enquête et se refusait à tout commentaire. Ce qui n'était qu'une façon élégante de dire qu'elle nageait dans le brouillard le plus complet. Seule certitude affirmée, le délit avait eu lieu entre 22 heures lundi soir, heure à laquelle l'une des rares riveraines de la place avait sorti son chien pour sa promenade du soir, et 6 heures mardi matin, lorsque le mari de la dame avait à son tour sorti le chien pour sa promenade matinale. Le journaliste rapportait que le brave homme mal remis de ses émotions lui avait confié être rentré précipitamment chez lui à la vue du sacrilège pour aussitôt téléphoner à la police, ajoutant que c'était « *quand même dégueulasse d'avoir osé faire ça au bâtiment de monsieur le Maire !* »

Le Maire, justement, on le voyait sur la seconde photo illustrant l'article. Il était devant la façade maculée en compagnie de Vladimir Krakowieski, son premier adjoint. Le journaliste citait ses propos où revenaient entre autres les mots « *indignation, droite et extrême droite, insulte au peuple* » et bien entendu « *c'est un scandale* », phrase sans laquelle le parti communiste français n'aurait jamais amusé personne.

« Il ne rate pas une occasion d'être sur la photo » pensa Martinelli en se servant une seconde tasse de thé qu'il éclaircit d'un nuage de lait. Les malheurs du Maire communiste de sa ville ne risquaient pas de lui couper l'appétit, et pour cause, puisqu'il était

MEURTRE AU DESSUS D'UN NID DE COCOS

le président du groupe d'opposition au conseil municipal. Ceci expliquant cela.

L'article se terminait par un appel du Maire « *à tous les citoyens honnêtes et responsables de la ville* » à participer mercredi 4 mai à 18 heures à un grand rassemblement devant l'immeuble souillé « *pour défendre la liberté et la démocratie contre les méthodes fascistes de la droite et de l'extrême droite qui à travers le Parti Communiste Français s'en prennent lâchement aux travailleurs et aux masses laborieuses.* »

« Beau sujet pour le conseil municipal de vendredi prochain » se surprit-il à penser en refermant le journal, se demandant déjà comment il allait bien pouvoir réagir aux attaques que le Maire ne manquerait pas une fois encore de lancer contre lui et son groupe, contre le Député, contre le Conseil Général, contre le Conseil Régional et bien sûr contre le gouvernement. Quels que puissent être les sujets débattus, il était clair, à entendre tous les discours du Maire, que ce qui n'allait pas incombait aux autres et que ce qui fonctionnait bien lui revenait. Il ne laissait même pas passer la moindre occasion de s'approprier les réussites des autres. A tel point que de très nombreux habitants de la ville étaient persuadés qu'ils devaient à l'action de leur Maire le passage de l'autoroute récemment inaugurée, alors que le mérite en revenait à son prédécesseur. Il avait simplement su utiliser à son profit le long délai qui s'écoule toujours entre la prise d'une décision et la réalisation des travaux.

Quittant la cuisine après avoir posé dans l'évier la tasse et la théière, Jean Paul Martinelli se dirigea vers son bureau situé à l'autre extrémité du couloir. Il décrocha le téléphone, composa de mémoire un numéro...

- Allô, Patrick ! Tu as lu le journal ?

Patrick Lecerf était son bras droit au sein du groupe d'opposition.

- Si tu fais allusion aux peintres amateurs, j'ai l'article sous

MEURTRE AU DESSUS D'UN NID DE COCOS

les yeux.

- Qu'est-ce que tu en penses ?

- Que c'est royalement con. A un an des municipales, il est inutile d'en faire des martyrs. A se demander s'ils ne l'ont pas fait eux-mêmes pour passer une fois de plus pour des victimes. Cela dit, je ne vais pas aller déposer une gerbe. Tu penses faire quelque chose ?

- Oui. J'ai envie de donner à la presse un communiqué où je ferai part de mon indignation. Ça ne mange pas de pain et ça fait toujours bien dans le décor. Je vais passer faire un tour sur la place en curieux avant d'aller au bureau. Je ferai un détour pour aller voir le patron du journal avant midi pour déposer mon papier. On se voit toujours ce soir pour préparer le conseil de vendredi ?

- Ça baigne. A ce soir.

Les deux hommes raccrochèrent en même temps. Au moment où Martinelli reposait le combiné, Martine, sa femme entra dans le bureau, emmitouflée dans sa robe de chambre.

- Tu appelais qui ?

- Patrick. Je me sauve, je suis en retard.

Il l'embrassa rapidement sur le front, enfila sa veste posée négligemment sur la rampe de l'escalier.

- Tu liras le journal. Il y a des petits plaisantins qui ont fait de grosses misères aux cosaques la nuit dernière.

Cosaques ! Il sourit intérieurement après avoir prononcé ce mot.

C'était lors de la campagne pour les élections municipales de 1989 (les premières auxquelles il ait jamais participé) qu'il avait pour la première fois entendu les communistes locaux affublés de ce qualificatif emprunté à Don-Camillo. Depuis, lorsque lui et son équipe parlaient de leurs adversaires politiques, ils n'employaient plus que ce mot qui était passé dans le langage courant de la ville.

Ce fut presque par hasard que Jean Paul Martinelli participa à ces élections. Bien que très fortement impliqué depuis de nom-

MEURTRE AU DESSUS D'UN NID DE COCOS

breuses années dans la vie associative, jamais auparavant il n'avait pensé « faire de la politique ». Rien d'ailleurs dans son passé ne le prédisposait à devenir le censeur impitoyable de la municipalité communiste qu'il était devenu... « Si le Maire savait que j'ai appris à lire dans l'Humanité ! » se plaisait-il souvent à expliquer à ses quelques intimes au sein de son équipe. C'était en effet son plus proche voisin, un mineur retraité qui pendant toute son enfance avait été pour lui un véritable grand-père, qui lui avait appris à lire. Communiste de la première heure, délégué syndical avant la maladie pulmonaire qui l'avait contraint à abandonner le dur métier du charbon, le brave homme ne connaissait que « l'Humanité » ; et bien entendu « la Vie Ouvrière », le magazine de la C.G.T. Ce fut donc tout naturellement que ce journal devint son premier abécédaire.

Son second contact avec le communisme, il l'avait eu dix ans plus tard. Des cousins parisiens l'avaient invité (il devait avoir quinze ou seize ans) à passer avec eux les fêtes de Noël. Militants acharnés, les dits cousins avaient collaboré à la préparation du spectacle que les CŒURS DE L'ARMÉE ROUGE présentaient cet hiver là au palais des Sports de Paris. Outre le spectacle, au demeurant inoubliable, il avait dû assister à une réunion de la cellule du parti communiste à laquelle ils appartenaient. Il en avait gardé un unique souvenir, mais un souvenir très fort : au milieu d'un groupe en liesse où tous s'appelaient « camarade », ce fut la remise officielle et très émouvante de la carte du parti à une dame âgée, mère d'un militant : en guise de cadeau de Noël, son fils lui avait payé sa cotisation.

La première barrière morale dressée entre lui et le communisme remontait, elle, à l'époque où il était étudiant. Syndiqué à l'U.N.E.F. comme tout le monde (la carte du syndicat était jointe en paquet cadeau, payant cela va de soi, à la carte de la mutuelle étudiant), il avait participé à une journée de grève et de manifestations (pour quelle raison ? Il était bien incapable de le dire tant les

MEURTRE AU DESSUS D'UN NID DE COCOS

grèves avaient été nombreuses en 1965 !) Le défilé l'avait conduit à la « maison du peuple » où il avait ingurgité les discours. L'incohérence et la mauvaise foi de celui lu par le représentant de la C.G.T. lui avaient fait tirer un trait sur son appartenance syndicale. Le second trait, tracé sur le premier pour le transformer en une grosse croix, datait de ses premières années dans le monde du travail. Salarié dans une entreprise très marquée par la C.G.T., poussé par l'un de ses collègues délégué syndical, il avait, à contre cœur, participé à une journée de grève. (Une journée de salaire perdue quand on commence juste à travailler, ça compte !). Le délégué boutefeuf, quant à lui, s'était retrouvé comme par hasard en ce jour de grève, (bien malgré lui avait-il dit, mais il fallait obéir !) de permanence au service de sécurité de l'usine, ce qui lui avait permis de conserver son salaire tout en étant « de tout cœur » avec ses camarades grévistes.

Et puis au début de l'année 1989, alors que depuis toujours il regardait le monde politique de loin sans trop chercher à le fréquenter, tout avait commencé. L'opposition à la municipalité communiste se déchirait consciencieusement et était sur le point de présenter deux listes distinctes contre la coalition (contre nature peut-être mais parfaitement unie en façade) que formaient en vue d'un second mandat les communistes et les socialistes, derrière le Maire communiste sortant André Moulins.

Pur produit de l'école du parti communiste, André Moulins avait été élu à la tête de la ville en 1983, six ans auparavant alors qu'il avait à peine 30 ans. Cet ancien instituteur devenu professeur de collège, avait été élevé dans une famille modeste qui avait fait du communisme sa religion. Religion, il n'y a pas d'autre mot pour expliquer qu'à la mort de Staline un crêpe noir était venu orner la photo du « petit père des peuples » qui trônait au-dessus de la cheminée. Militant syndical actif et redouté, à l'intelligence vive, André Moulins était capable, sous une apparence de convivialité et de conciliation, de faire passer avec le sourire toutes les décisions dic-

MEURTRE AU DESSUS D'UN NID DE COCOS

tées par le parti. C'était cet incroyable pouvoir de séduction, même face à nombre de ses adversaires, qui lui avait valu d'être propulsé à la tête de la liste municipale six ans plus tôt. Sa rapide promotion n'était pas allée sans quelques grincements de dents chez de nombreux responsables locaux du parti qui s'étaient depuis longtemps préparés à occuper cette place... Mais la discipline et les avantages à retirer du pouvoir avaient bien vite mis fin à ces quelques velléités de rébellion.

Les choses étaient très différentes chez les petits chefs de ses opposants qui s'étaient fait une spécialité, à chaque élection, de perdre chacun de leur côté plutôt que d'essayer de gagner tous ensemble.

Patrick Lecerf, un des anciens collègues de travail de Jean Paul Martinelli, engagé comme lui au sein d'une organisation dite « socioprofessionnelle » regroupant cadres, artisans et membres des professions libérales, lui avait un soir lancé :

- Au lieu de râler dans le vide, tu ferais mieux de venir te battre avec nous !

Il n'est pas inutile de préciser que ce soir là ils sortaient d'une réunion au cours de laquelle les critiques contre la municipalité en place avaient été particulièrement virulentes. L'évocation du taux de la taxe professionnelle, (l'une des plus élevées de France) payée par la quasi-totalité des participants, avait le don de mettre en ébullition les esprits les plus calmes.

- Il y a beaucoup à faire, avait renchéri Lecerf ; et si on arrive, comme je l'espère, à former une seule liste, il faudra qu'elle soit particulièrement musclée.

Martinelli avait assisté à une réunion, avait longuement discuté avec des membres de l'équipe de Lecerf. Le courant était passé entre eux. Finalement, les responsables des deux groupes rivaux avaient réussi à se mettre d'accord pour former une équipe « mille-feuille » ; (c'est à dire une équipe dans laquelle les membres de chaque groupe se suivaient alternativement) la tête de liste revenant

MEURTRE AU DESSUS D'UN NID DE COCOS

à Albert Dupin, le doyen d'âge du groupe auquel appartenait Patrick Lecerf.

La liste présentée par le Maire communiste sortant fut réélue sans problèmes. L'opposition parvint, avec un peu plus de 40% des voix, à obtenir 10 des 43 sièges composant le conseil municipal. 2 sièges furent gagnés par une liste écologiste, tous les autres revinrent à la liste regroupant communistes et socialistes, mais avec une répartition telle qu'elle assurait la majorité absolue aux seuls communistes.

L'union électorale acceptée tant bien que mal par les opposants au Maire lors de la constitution de la liste vola assez vite en éclats et, après de nombreuses péripéties et quelques démissions, Jean Paul Martinelli se retrouva à la tête de l'opposition municipale. En ce printemps de 1994, à un an des futures élections, il occupait ce poste depuis un peu plus de six mois...

* * *

L'inspecteur Jacques Pradille (il préférait cette ancienne appellation à celle plus récente mais qu'il trouvait trop administrative d'officier de police) arriva une fois de plus sur la place de la Fontaine, devant l'immeuble du Parti Communiste. Il immobilisa sa voiture sous un arbre pour la protéger du soleil déjà chaud malgré l'heure matinale. L'air conditionné dans les voitures de fonction faisait partie des illusions dont plus personne ne se berçait depuis bien longtemps. Sa montre indiquait 9 heures quand il alluma sa première cigarette.

Il était de garde la veille lorsque le commissariat avait reçu l'appel téléphonique indigné les informant des déprédations commises pendant la nuit précédente. Il s'était aussitôt rendu sur les lieux en compagnie de deux enquêteurs et avait dû subir en arrivant le flot intarissable de paroles du voisin qui les avait prévenus. L'homme qui malgré l'heure matinale exhalait déjà un fort parfum

MEURTRE AU DESSUS D'UN NID DE COCOS

d'alcool expliqua bien dix fois que sa femme promenait le chien le soir, que lui s'acquittait de cette corvée chaque matin depuis bien-tôt quinze ans, âge de l'animal... Animal que l'inspecteur Pradille observait du coin de l'œil tout en écoutant son maître... Il n'aimait pas la façon dont le chien reniflait ses chaussures et le bas de son pantalon.

« *Je m'en veux !* » avait encore expliqué l'homme
« *Presque tous les soirs je sors pour fumer une dernière cigarette avant d'aller me coucher. Vous comprenez, ma femme trouve que ça la gêne quand elle regarde la télé, alors je me retiens ; mais hier soir, j'ai regardé le match de Coupe d'Europe après le film. Alors comme elle était partie se coucher, j'ai fumé devant le poste. Si j'étais sorti, peut-être que je les aurais vus ces salauds... Ah ! Oui, je dis bien, ces salauds. Parce que faire ça à monsieur le Maire, c'est pas honnête après tout ce qu'il fait pour nous... Moi, par exemple, quand j'ai été chômeur...* »

Après plusieurs tentatives infructueuses, Pradille avait compris qu'il ne parviendrait pas à l'interrompre. L'homme suivait sa logique, il fallait attendre. L'inspecteur apprit donc de son interlocuteur que le Maire l'avait embauché à la mairie comme jardinier après son licenciement, puis qu'il l'avait aidé à obtenir sa pension pour, avait-il précisé « *le mal que je me suis fait dans le dos pendant des années à trimer pour un salaud de patron qui a mis la clef sous la porte sans s'occuper de ses ouvriers... Heureusement qu'on a monsieur le Maire pour toucher nos droits !* »

L'homme s'était enfin interrompu pour reprendre sa respiration. Pradille avait profité de l'accalmie pour poser ses questions, mais il n'avait rien appris. S'il parlait beaucoup, le témoin n'avait par contre rien vu ni rien entendu pendant la nuit. « *Ceux qui ont fait le coup ont pas fait de bruit... Ah ! Si j'avais su* » avait-il dit en guise de conclusion. L'inspecteur avait très vite salué le témoin après lui avoir demandé de passer au commissariat signer sa déposition, puis il était parti rapidement avant d'être contraint d'en-